# Théâtre de l'impératrice. *Les Précieuses ridicules*.

C’est le premier pas de Molière dans la route de la véritable comédie qui peint les mœurs et les ridicules. Ce coup d’essai eut un succès prodigieux, et cependant ne corrigea pas beaucoup les précieuses, puisque Molière, treize ans après, fut obligé de leur donner encore une leçon beaucoup plus forte, dans *Les Femmes savantes*. Tout l’hôtel de Rambouillet était à la première représentation des *Précieuses* ; il entendit les éclats de rire du public, et ne fut point converti. La comédie des *Philosophes* de Palissot ne put ramener à la raison un seul philosophe, et n’empêcha pas même la philosophie de corrompre l’opinion publique. La comédie qui attaque un ridicule, n’a d’autre avantage que de faire rire ceux qui n’ont point ce ridicule ou qui s’imaginent ne pas l’avoir : il faut cependant excepter les usages que les passions ont intérêt de rendre ridicules, et que le progrès nécessaire des mœurs ferait disparaître, même sans le secours de la comédie ; telles sont, par exemple, l’autorité et la jalousie des maris, la sévérité des pères, l’austérité de l’éducation des filles, etc. La comédie prêchant la liberté d’un sexe aimable a dû produire du fruit, parce qu’elle était alors secondée par le relâchement des mœurs.

Du temps de Molière, le titre de *précieuse* était honorable pour une femme ; il supposait une noble fierté, la délicatesse du sentiment, la finesse de l’esprit, et beaucoup d’instruction : on ne le donnait qu’à des femmes de qualité. Mais il y avait de fausses précieuses comme il y a de faux dévots et de faux braves, et Molière a voulu se mettre à l’abri du ressentiment des véritables précieuses, en déclarant qu’il n’attaquait que les précieuses ridicules, c’est-à-dire, les copies défigurées des illustres originaux que présentait la capitale.

Ses précieuses ne sont en effet que deux petites sottes à qui la vanité et les romans ont tourné la tête ; deux *pèques provinciales*, comme l’auteur les appelle lui-même, assurément très dignes d’être bernées. Il y avait loin de ces folles créatures aux grandes dames des hôtels de Bouillon, de Longueville et de Rambouillet, qui sans doute raffinaient un peu trop sur les idées et sur le langage, mais qui n’en avaient pas moins un mérite très distingué : peut-être même est-il utile aux mœurs que les femmes ne soient pas si naturelles. La métaphysique galante est moins à redouter que la physique ; le grand mal est que l’une conduit insensiblement à l’autre. On ne raisonne pas impunément sur l’amour, et l’union des âmes est toujours dangereuse entre les deux sexes, a cause de l’union intime de l’âme avec le corps.

C’est une chose très comique que les précieuses ridicules soient la fille et la nièce d’un bon bourgeois, doué d’un gros bon sens, lequel ne comprend rien au style, au ton et aux manières de ces deux bégueules : la simplicité de Gorgibus forme un contraste plaisant avec l’affectation de Cathos et de Madelon ; mais il n’est pas naturel que cet honnête homme souffre que sa fille et sa nièce reçoivent des aventuriers et des quidams qui se disent marquis et vicomte, les entretiennent tête à tête, et surtout que ces inconnus leur donnent le bal : dans aucune maison même aujourd’hui une fille à marier n’aurait la même licence. Il faut passer à Molière l’invraisemblance de cette visite en faveur de l’excellente critique qu’on y trouve, du mauvais goût, des fades plaisanteries et des compliments ridicules qui régnaient alors dans les petits bureaux du faux bel esprit. On y voit qu’alors, comme aujourd’hui, dans certaines coteries, on attachait une importance ridicule à de petits vers, à de petites anecdotes, à une foule de niaiseries galantes et littéraires. Une autre leçon encore plus utile qu’on en peut recueillir, c’est que les filles entêtées de visions romanesques, de galanterie et de littérature, sont aisément trompées par des airs à prétention, par une parure à la mode ; et souvent prennent la fatuité pour le bon ton, l’impertinence pour la galanterie. On peut même être surpris que ces précieuses, si vaines et si délicates, ne s’offensent point de la familiarité d’un homme qui leur fait tâter son mollet et le derrière de sa tête, leur montre sa poitrine couverte de cicatrices, et met la main à sa culotte dans l’intention de leur faire voir une autre plaie encore plus considérable ; mais c’est un marquis et un vicomte qui prennent cette liberté avec de sottes bourgeoises, lesquelles s’en tiennent encore fort honorées.

On lit dans le *Ménagiana*, tome II, page 22 : « J’étais à la première représentation des *Précieuses ridicules* de Molière, au Petit-Bourbon. Mademoiselle de Rambouillet y était, madame de Grignan, tout l’hôtel de Rambouillet. M. Chapelain et plusieurs autres de ma connaissance. La pièce fut jouée avec un applaudissement général, et j’en fus si satisfait en mon particulier, que je vis dès lors l’effet qu’elle allait produire. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain par la main : Monsieur, lui dis-je, nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d’être critiquées si finement et avec tant de bon sens mais, croyez-moi, pour me servir de ce que dit saint Remi à Clovis, *il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé*. Cela arriva comme je l’avais prédit, et, dès cette première représentation, on revint du style forcé et du galimatias. »

Il faut se défier beaucoup de ces recueils d’anecdotes connus sous le nom d’*Ana* : ce ne sont ordinairement que des recueils de sottises qu’on met sur le compte d’un auteur célèbre. Qui pourra se persuader que Ménage ait parlé ainsi à Chapelain ? Ménage et Chapelain pouvaient-ils être assez stupides pour admirer des inepties et des platitudes telles que celles que Molière met dans la bouche de ses précieuses ? Ménage se déshonorait lui-même par cet aveu, et faisait un fort mauvais compliment à Chapelain, qui avait eu beaucoup de part aux *sentiments de l’Académie sur le Cid*, et ne manquait pas d’un certain goût pour juger, quoiqu’il n’en eût point pour écrire. Si Ménage eût réellement admiré de pareilles balivernes, comment la pièce de Molière aurait-elle pu lui en faire sentir le ridicule ? Il aurait dû, tout au contraire, trouver Molière fort ridicule, de blâmer des expressions et des façons de parler *admirées* des gens de lettres. L’application des paroles de Saint Rémi est faussée, du moins dans la seconde partie de la phrase. Les païens pouvaient adorer les images du christianisme, qu’ils avaient autrefois brûlées ; mais les gens de lettres du temps de Ménage n’avaient rien brûlé qu’ils dussent adorer ensuite. Enfin Ménage a grand tort de dire que, dès la *première représentation des* Précieuses, *on revint du style forcé et du galimatias* : on en revint si peu, que treize ans après, Cotin, maître en galimatias et en style forcé, jouissait d’une grande réputation, et faisait les délices de plusieurs sociétés brillantes.

Quelques historiens ont prétendu que Molière avait composé et fait jouer en province *Les Précieuses ridicules* : c’est une erreur ; cet ouvrage ne pouvait avoir de sel et de succès que dans la capitale, qui était le siège du mal.

On doit toujours féliciter Picard de son zèle à nous rendre ce que le Théâtre Français nous ôte. Cette pièce est bonne à jouer dans tous les temps, parce que le mauvais goût, l'affectation, le néologisme, la prétention et les faux agréments du style sont dans tous les temps des vices malheureusement trop communs.